A l'Orée du Petit Bois

N° 51 FEVRIER 2019 Publication Périodique

SOMMAIRE :

Éditorial :

Page 1

Paroles

de résidants

Pages 2 à 7

Événements

Page 8

Anciens métiers, métiers oubliés, métiers d'autrefois...Appelons-les comme on veut . Ce sont les métiers de nos ancêtres, de vos ancêtres. Bon nombre ont disparu, d'autres ont changé, certains se sont perpétués par de trop rares passionnés. Ils étaient leur raison de vivre, leur vie . Ils sont nos racines.

Les métiers évoluent sans cesse. Depuis le mois de Janvier, mon poste a changé. Je suis présente tous les matins à la salle à manger, les lundis et vendredis pour préparer la soupe maison et les mardis, mercredis et jeudis pour un café Dépêche ou autres surprises….Je vous y attends avec plaisir.

J'anime également la chorale, un mercredi sur deux. C'est un moment de détente, de convivialité et de rires que vous pouvez partager avec vos familles qui sont les bienvenues. Je suis disponible, pour vous, ce qui existe trop rarement dans des établissements comme le nôtre.

Saisissez vous de ces moments, venez me rencontrez et n'hésitez pas à vous emparer de ma présence.
Les après midis, je suis sur le pôle PASA (Pôle d'Activités en Soins Adaptés) situé au secteur protégé, avec pour objectif d'offrir un accompagnement spécifique pour ceux qui en ont le plus besoin.

Mon poste a ainsi évolué dans le bon sens, pour apporter toujours plus de vie, de convivialité et d'animations.

Les métiers d'aujourd'hui ne sont pas ceux de demain, comme ils ne sont pas ceux d'hier . Ils évoluent pour la majorité d'entre eux dans le bon sens.

Cathie Rougié

Au moment où l'on nous dit que nombre de métiers vont disparaitre dans les proches décennies, je me suis posée la question :

Quels étaient les métiers, autrefois ?

Les résidants nous répondent ici et confirment que nos sociétés sont en perpétuelle évolution.

L'allure s'accélère peut être un peu .

Françoise Vandermesse.

J'ai manqué d'être couturière .J'étais bronchitique. Ma mère me disait : « Tu devrais être couturière. »

J'avais une cousine qui l'était. Elle me faisait surfiler, surfiler…

Je disais tous les dimanches à ma mère : « J'en ai marre de surfiler ».

J'ai abandonné. Je voulais faire plus que cela. On m'a foutue au cul des brebis.

Ma cousine a exercé son métier de **couturière.** Elle allait dans les maisons et faisaient ce qu'on lui demandait. Elle prenait les mesures.

Elle avait du travail, des robes, des manteaux.

Pendant la guerre, il fallait prendre un poulet pour venir à Cahors pour avoir du tissu. On payait ainsi ce que l'on prenait.

Même pour les souliers, il fallait prendre quelque chose. Un poulet contre une paire de souliers.

En ville, ils n'avaient pas les produits de la campagne . Parfois on prenait aussi un pain que l'on faisait cuire dans le four du voisin et on leur portait.

Madame Faurie.

Quand je suis arrivée à Pradines, j'avais 12 ans.

J'ai découvert le **maréchal ferrant**. J'ai senti cette odeur de corne brulée. Je revois les chevaux, les bœufs. On s'arrêtait pour le voir faire.

Il n'y avait déjà plus de boucher, ni de boulanger. Des couturières, il y en avait partout dans Pradines.

La poste était tenue par la mère et la fille. La fille, Olympe, était factrice et faisait la tournée à vélo. Elle avait toute la commune : Pradines, Labéraudie, Flaynac et Flottes .

La mère, Maria était à sa cabine. Elle tournait la manivelle du téléphone. Elle nous passait la communication. Des fois la communication ne passait pas. Il ne fallait pas être pressé.

Mon mari avait son papa **garde champêtre** . Il était aussi fossoyeur et tambourinaïre : « *Avis, avis à la population !* » .Il en faisait des kilomètres ! Il avait également sa petite propriété pour compléter ses ressources . Il allait aussi trier le tabac à domicile. Il n'arrêtait jamais pour élever 7 enfants .

Chez mes parents, on parlait de **cantonniers**. Ils partaient tous les matins avec la musette garnie. Ils cassaient des cailloux au bord des routes pour entretenir la chaussée.

Le **sonneur de cloches** à Saint Martial sonnait, sonnait. Enfant ça nous faisait rire. Il se suspendait à la corde. On le voyait monter, monter. On se disait, va-t-il redescendre?

Le **pelharot** était celui qui ramassait les peaux de lapin. Je l'entends encore crier « *pelharot , pel de lapin !* »

Madame Lamolère

Forgeron, postier, garde champêtre, tout cela existait à l'époque !

Les **charrons** réparaient les charrettes dont les roues avaient besoin d'être recerclées.

Des **tonneliers** faisaient les barriques pour le vin ainsi que des cuviers qui recevaient le vin lorsqu'on le soutirait de la cuve.

Madame Kuras

Dans les campagnes, il y avait celui qui ferrait les bêtes. C'était le **maréchal ferrant**. Le dispositif s'appelait le travail .

La corne chauffée dégageait une odeur de brulé.

Quand on était gosse, j'allais voir à Pradines dans le village cet équipement . On considérait cela comme un spectacle.

On mettait une sangle autour du poitrail du cheval et on soulevait pour libérer les pattes.

Les fers étaient fabriqués dans le pays chez le **forgeron** installé dans le bourg de Pradines au fond du village à gauche.

Le forgeron cerclait les barriques C'était des fers qui permettaient de fixer les douves, panneaux de bois. On faisait chauffer le fer. Quand il refroidissait, il resserrait les douves.

A la saison, en Décembre, Janvier, il y avait le spécialiste qui passait dans les fermes pour **tuer le cochon**. Je fichais le camp pour ne pas entendre le cri du cochon. Cochon tué, nettoyé, découpé avant que les femmes ne le mettent en conserve.

En ville, « Avis au public ! » c'était le **tambour public** qui diffusait les nouvelles de quartier en quartier. Gosses à Cahors, nous nous précipitions pour l'entourer, le diffuseur de nouvelles !

Monsieur Arrivets

- Le **vitrier** passait dans la rue avec un sac à dos en bois pour transporter les vitres qu'il taillait à la demande.

Il criait: « *itrrrrrier !*». Il y avait combien de « r » je ne sais pas.

- Le **rémouleur**

« *Mesdames, vos ciseaux, vos couteaux !* » Il avait une meule qu'il poussait dans la rue.

- « ***Marchand d'habits, ferraille à vendre*** ! » dans une petite poussette, il achetait.

- Des **chanteurs** passaient aussi dans les rues. On leur mettait de la monnaie dans un papier que l'on faisait descendre depuis l'étage. Il y en avait qui chantaient comme des pieds, certains des rengaines à la mode .Ce n'était surement pas des chanteurs de l'opéra ! Je n'étais pas apte à juger.

Il me faut rappeler le travail du « ***bougnat*** » dont j'ai parlé dans le précédent journal.

J'ai travaillé vers les années 30 chez une **modiste** et gagnait 50 francs par mois. Le prix d'un chapeau de haute mode valait 50 Francs . On faisait de belles choses.

Dans certains bars, à l'extérieur, il y avait un braséro. On commandait un cornet de marrons dans un papier jaune.
« **Chauds les marrons, chauds** ! ».

Au jardin des plantes et dans les jardins publics, les mamans tricotaient ou brodaient pendant que les enfants jouaient. Une **dame passait pour la location de la chaise** !

Madame Le Houérou

J'habitais Sait Céré. En vacances, on m'envoyait à la campagne où je participais aux travaux que je découvrais chaque année:

- le **dépiquage du blé**

- les **feuilles de tabac** que nous étalions avec soin après le séchage à point. On faisait des manoques: les feuilles étaient détachées du pied et on en faisait des bouquets. Il fallait manipuler avec précaution car à la Cité des Tabacs, ils vérifiaient la qualité du produit.

Madame Chibary

« Le travail »: appareil pour ferrer le bœufs et les chevaux était équipé de sangles. On tournait les manivelles pour élever la bête.

J'ai connu le **chaudronnier**. C'était le travail de la tôle. Un morceau de tole était martelé et l'on formait le chaudron à froid. Il fabriquait aussi des chaudrons en cuivre pour fondre les canards.

Le maréchal ferrant avait des fers qui n'étaient pas forcément à la taille de la bête. Il avait une enclume et chauffait le fer au rouge qu'il refroidissait ensuite dans l'eau. C'était souvent un lieu de rencontres mais ils veillaient quand même à aller à la forge, les uns après les autres.

Monsieur Tedesco.

Dans l'Aveyron, les conditions de travail chez les agriculteurs étaient dures. J'étais employée. Rien n'était mécanisé. Tout se faisait à la main.

Par exemple, monter **le foin** sur une charrette… ce n'était pas que quelques fourches ! Et on le reprenait ensuite pour le monter dans la grange. Ça faisait une poussière ! Et il n'y avait pas de douche pour se débarbouiller !

On allait traire les brebis pendant 3 heures , le matin et le soir. Il y avait 250 bêtes. On ne trouvait pas le temps long.

Les domestiques portaient le lait à la laiterie avec une jument avant qu'il fasse trop chaud. Le lait partait ensuite à Roquefort.

Parfois dans les fermes les « ***cabanières*** » préparaient le fromage avec la présure et le pénicillium. Quand il était égoutté, il était transporté à Roquefort dans les caves pour être affiné. Ca n'a pas changé.

Ce n'est que beaucoup plus tard, une fois mariée; que j'ai visité les caves de Roquefort. Jamais, je n'avais pensé que c'était comme cela .

Maintenant tout est mécanisé. La traite se fait dans des hangars couverts et ventilés. Mon fils a fait une formation en Suède. Il est spécialisé dans les robots et exerce le métier d'électrotechnicien. Ça lui plait.

Madame Teyssier

A Pradines, boucher, charcutier, boulanger, cordonnier, il y avait, et bien sur, les métayers. Les métiers étaient diversifiés.

Un **laitier** faisait le tour des quartiers pour ramasser le lait et le porter à la coopérative. Il avait de grands bidons en fer avec une charrette tirée par des bœufs.

Flavie était réputée pour aller à domicile aider pour la lessive. Elle était **blanchisseuse**. Les gros draps , les grosses pièces, on les traitait tous les six mois environ.

Madame Bouscary

Ma grand-mère était **sage femme**.

Elle partait sur une petite cariole avec un cheval..Elle allait accoucher les femmes dans les campagnes.

Elle y restait 2 ou 3 jours . Elle faisait le bouillon, la soupe, veillait aux autres enfants et à la santé de la maman et du bébé.

Elle était en avance sur son temps. Il n'y avait pas beaucoup de jeunes filles qui faisaient des études de sage femme.

Un jour, dans le Gers, où elle a vécu toute sa vie, on ne trouvait personne pour accoucher une femme. On est venu la chercher. Elle avait entre 80 et 90 ans. Elle y est allée!

Madame Laurie.

Il manque encore un trésorier à l'association ! Appel aux bonnes volontés pour que l'association continue son œuvre !

L'Assemblée Générale de l'Association du Petit Bois a eu lieu ce lundi 11 février 2019.

L'ensemble des rapports ont été adoptés à l'unanimité. Une nouvelle fois, le dynamisme de l'association a été exemplaire sur l'année 2018 : bravo à tous et merci !

Guy Lavergne et Lydie Liauzun ont activement participé aux activités de l'association durant cette dernière année . Je les remercie vivement. 3 nouvelles personnes ont bien voulu faire partie du conseil d'administration, mais il manque toujours une personne pour le poste de trésorier .

Ce poste ne requiert pas de connaissances comptables approfondies. La possession d'un ordinateur et la maîtrise de la base du logiciel « excel » sont nécessaires.

Avec l'aide des autres membres du bureau, cette fonction représente environ 3 jours de travail dans l'année, comprise la participation aux réunions, au nombre de 4 à 5 par an.

Il est indispensable, pour que l'association survive, que ce poste soit pourvu dans un délai de 2 mois.

Le rôle de l'association est primordial dans la vie de l'établissement. Les personnes intéressées peuvent prendre contact avec Colette Maury, Présidente (06 72 88 49 78) ou Jackie Theil, vice-présidente (06 28 30 80 60).

Vincent Castel. Directeur.

Toutes nos pensées accompagnent les familles et les proches **d'Hélène Calderara**, **Emilienne Lavergne et Ghislaine Sourdais**.

Nous accueillons:

Mme **Dolores Figueras ,** née en Espagne. La famille a fui le franquisme en 1939. Ses parents sont devenus métayers vers Sauzet puis ont acquis leur propre ferme. Avec son mari, ils se sont ensuite installés à Luzech dans une ferme puis à la retraite sont venus à Labéraudie.

Mme **Jeanine Ferrenbach** , née à Alger. Après son mariage, elle rentre en France en 1962. Le couple s'installe à Lyon où elle monte une boutique de prêt à porter qu'elle tiendra pendant 25 ans, car couturière de formation. A la retraite, elle part dans le VAR puis rejoint un des fils à Pradines, il a quelques mois.